

Sombrer avec grâce, lentement, sûrement, délicieusement
Joseph Roth, *La Légende du saint buveur*, nouvelle traduite de l'allemand par Dominique Dubuy et Claude Riehl, Le Seuil, collection « Le don des langues », 1986, 61 pages.

Diane-Monique Daviau

Volume 29, Number 3 (171), June 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31151ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Daviau, D.-M. (1987). Sombrer avec grâce, lentement, sûrement, délicieusement / Joseph Roth, *La Légende du saint buveur*, nouvelle traduite de l'allemand par Dominique Dubuy et Claude Riehl, Le Seuil, collection « Le don des langues », 1986, 61 pages. *Liberté*, 29(3), 95–97.

DIANE-MONIQUE DAVIAU

Sombrier avec grâce, lentement, sûrement, délicieusement

Joseph Roth, La Légende du saint buveur, nouvelle traduite de l'allemand par Dominique Dubuy et Claude Riehl, Le Seuil, collection «Le don des langues», 1986, 61 pages.

Un tout petit livre, une longue nouvelle: le dernier texte que Joseph Roth eut le temps d'écrire et qu'il termina quelques semaines avant sa mort en 1939. Elle raconte, cette nouvelle, l'histoire d'un clochard polonais dormant sous les ponts de Paris et qui, par l'effet d'un miracle, se retrouve soudain avec une assez réjouissante somme d'argent entre les mains. Homme d'honneur, il promet à son «bienfaiteur» de rendre cet argent, dès qu'il le pourra, à la petite sainte Thérèse. Mais notre vagabond est un buveur invétéré et aura bien du mal, malgré toutes ses bonnes intentions, à se rendre jusqu'à Sainte-Marie-des-Batignolles payer sa dette à cette petite qu'il imagine blonde et bouclée, et qui, dans ses rêves, ressemble à «l'image qu'il s'était faite, il y a nombre d'années, de sa propre fille» — bien qu'il n'ait jamais eu de fille.

Dans ce tout petit livre, on retrouve tout ce qui fait la manière de Roth, sauf que le côté conte de fées et légende qu'on pouvait percevoir même dans ses romans «autrichiens» par delà les analyses de l'âme et de la société — surtout dans la relation entre le Kaiser et les Trotta et dans le symbole de la crypte des capucins — se déploie ici avec plus d'ampleur que jamais. Roth nous avait déjà donné un avant-goût de ce qu'il

pouvait faire avec le merveilleux dans son roman de 1930 qui racontait les hauts et les bas du vieux Mendel Singer, Juif et instituteur de village qui, émigré en Amérique, revit le destin de Job jusqu'à ce que, véritable miracle, le fils un jour disparu et devenu entre-temps un artiste reconnu revienne tout à coup et transforme la vie du vieillard.

Les miracles se suivent dans *La Légende du saint buveur*, mais Roth démontre ici qu'on ne peut aider celui qui est irrémédiablement perdu — même avec toute une série de miracles. Même celui qui n'a vraiment plus rien à perdre peut être gâté, pourri, corrompu par les miracles. Cette corruption, toutefois, en est une qui s'accomplit dans la naïveté et la fraîcheur, les bonnes intentions, l'indulgence, l'humour et la grâce.

Roth, grand spécialiste des naufragés, a toujours eu une préférence pour les naufrages bien ordinaires, les petits drames, ces muettes tragédies des cœurs simples. Les êtres perdus, résignés et pourtant capables, dans leur malheur, de gestes irrévérencieux et d'humour, le fascinent. Le naufrage du bon clochard Andréas le prouve encore une fois. La déchéance de cet Andréas se consolant avec ce qui l'a déchu est décrite à peu près comme le serait une idylle. L'atmosphère, en tout cas, est idyllique.

Sympathie, affection, confiance souvent aveugle, abandon, reconnaissance, intimité, sentimentalité un peu naïve, générosité, candeur pathétique se partagent l'espace dans lequel avance le héros, trotinant presque allégrement sans vraiment se rendre compte qu'il est en train de faire fausse route ou qu'il s'engage carrément dans un cul-de-sac. Chez Roth, on sombre la plupart du temps sans se débattre, comme s'il n'y avait pas de quoi se débattre. On ne peut rien contre les miracles, on ne peut rien non plus contre le destin. Sur ce chemin tortueux, ce sont au fond, bien plus que celui qui en est la victime, les instincts et les faiblesses humaines qui marchent à petits pas pressés. Et telle la musique fournissant un contrepoint aux images d'un film, on entend, simultanément

ment à ce trottement et le couvrant quasiment tout à fait, le destin marchant, lui, à grands pas lents au-dessus de tout cela.

Les récits de Joseph Roth naissent de caractères. Ces caractères, il les développe à partir de l'apparence des êtres, de ce qui est immédiatement visible chez eux. Une cicatrice, un vêtement, un geste deviennent aussitôt un trait de caractère, et un caractère fait naître l'anecdote.

Dans *La Légende du saint buveur*, on assiste à la rencontre de caractères, à la confrontation de traits de caractère, à l'errance de natures faibles, au croisement des sentiments, à l'intervention du merveilleux. Tel sentiment semble ici désœuvré, pourrait-on dire, tel miracle s'avance ici d'un pas décidé, tel travers humain porte des haillons et tel autre une tenue de soirée. Sentiments, miracles, caractères semblent exister par eux-mêmes et agir d'une façon autonome, indépendante des individus dans lesquels ils s'incarnent provisoirement.

Il en découle une distance fantastique qui permet tout aussi bien un regard sévère qu'une effusion de sentiments, une ironie cruelle qu'un pathos débridé, puisque ce ne sont pas tant les êtres qui sont jugés ainsi que ce qu'ils portent en eux ou ce qui les accompagne. C'est cette distance qui a permis à celui qui allait bientôt mourir pour avoir trop aimé l'alcool, de rendre ici un dernier hommage au bon buveur, au saint buveur, celui qui sait qu'il se noie, s'y résigne, en tire du plaisir et sombre doucement, délicieusement, avec grâce et indulgence.